

LE PETIT PATRE

Jean Berthand, du domaine des Grand-Bois, était connu à trois lieues à la ronde comme le plus honnête et le meilleur pâtre du pays. Il avait onze ans, n'avait jamais été à l'école et gardait les troupeaux de son père, avec l'aide d'un grand chéin à longs poils, qui répondait au nom de "Caporal".

Les Berthand, ses parents, étaient métayers de père en fils au domaine des Grands-Bois, et leur plus grande ambition, quand l'âge et les infirmités ne leur permettaient plus de travailler, était de céder leur place à leur petit Jeannot devenu homme à son tour.

D'ici-là, il y avait du temps et le petit pâtre, satisfait de son sort, ne songeait guère à l'avenir qui lui était réservé. Pour le moment, il fréquentait le catéchisme de la paroisse, ce qui lui prenait grandes heures chaque matin, car l'église était loin, et pour arriver au signal de la cloche, il lui fallait quitter le domaine dès la pointe du jour. Comme il était brave et agile, ce n'était qu'une promenade pour lui, et il ne manquait jamais d'être de retour à l'heure voulue pour conduire au pâturage les bœufs et les vaches dont il avait la garde.

Une chose pourtant le tourmentait et lui laissait comme vague regret au fond du cœur, il ne savait pas lire. Oh! il ne demandait pas à devenir un savant, comme Claude Mathurot, qu'on faisait étudier à la ville pour en faire un maître d'école. Non, ce qu'il désirait, c'était connaître assez la lecture pour apprendre son catéchisme et répondre à M. le curé, quand celui-ci l'interrogeait.

Cela faisait sa déshonneur et sa honte, car cette ignorance excitait les railleries de ses camarades, et en particulier du gros Vincent Chiraux, le fils de l'adjoint, lequel, allait depuis quatre ans à l'école, était un peu plus savant que les autres, et tenait la tête du catéchisme. Ah! si Jeannot avait su lire, comme ce gros garçon eût été moins fier et moins railleur!

Bien qu'il passât la plus grande partie de sa vie au milieu des champs, loin du village et des autres enfants de son âge, le petit Jean avait pourtant su faire un ami. C'était un vieillard, un mendiant qu'on appelait le Père Laroche, avec lequel il partageait parfois son déjeuner. Quand la recette du pauvre vieux avait été mauvaise, quand dans les fermes où on lui donnait d'habitude il avait trouvé porte close, il s'arrangeait de façon à passer en vue de Jeannot. Dès que celui-ci l'apercevait: Hé! père Laroche, lui criait-il aussitôt, arrivez donc par ici. J'ai du pain, j'ai des noix, j'ai du fromage; nous allons faire bombance.

Le père Laroche alors se dirigeait clopin-clopatant, car il était boiteux, vers l'enfant, au grand plaisir de Caporal qui, reconnaissant l'ami de son maître, accourait à sa rencontre en aboyant joyeusement et en lui faisant mille caresses, au risque de lui faire perdre l'équilibre et de le faire tomber.

—Assez, assez, Caporal, criait le mendiant, en levant son bâton. Mais le brave animal ne s'effrayait pas pour si peu, et continuait ses démonstrations d'amitié jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés auprès du berger.

—Eh bien, mon père Laroche disait celui-ci avec son petit air affable et bon enfant, comment ça va-t-il? et ses douleurs et ces rhumatismes, vous laissent-ils tranquilles en ce moment?

—Tout doucement, tout dou-

cement, mon petit, répondait le vieux. Sans ma coquine de toux qui me secoue tout le corps, le reste trait assez bien.

—Asseyez-vous la, près de moi, reprenait l'enfant, pendant que mes bœufs font la sieste, nous allons déjeuner.

—Faut pas te priver pour moi, petit tu sais? j'ai pas besoin de grand'chose.

—N'ayez pas peur, père Laroche, maman Berthand fait toujours les rations bonnes. Ni moi, ni Caporal ne mourrons de faire parce que nous aurons partagé notre déjeuner avec vous. N'est ce pas, Caporal?

Ainsi interpellé, l'intelligent animal faisait un bond jus qu'à son jeune maître, se couchait à ses pieds, et allongeant sur ses genoux sa tête fine et soyeuse, il le regardait avec des yeux presque humains qui semblaient dire:

Tu sais? je suis à toi à la vie, à la mort: fais de moi ce que tu voudras!

—Oui, oui, tu es un bon bou chien, faisait l'enfant, en caressant de la main son fidèle compagnon.

Alors, tirant de son sac ses petits provisions, ils les étalait sur l'herbe, et les partageait avec ses convives.

Un jour qu'ils étaient tous les trois en train de goûter, Jean, s'adressant au mendiant lui dit tout à coup:

Qu'est-ce qu'il y a de nouveau dans le pays, père Laroche?

—Oh! dans le pays, pas grand'chose, répondit le vieillard, mais les nouvelles ne sont pas rares à Paris.

—Qu'est-ce qu'il y a donc à Paris? fit l'enfant avec une certaine curiosité?

—Il y a poursuivit le bonhomme, que le feu a pris cette semaine dans un théâtre, et que plus de quatre cents personnes ont péri dans les flammes.

—Mon Dieu, c'est-il possible? s'exclama l'enfant d'un air épouvanté.

—J'en suis sûr, affirma le mendiant, car je l'ai lu dans le journal.

—Vous l'avez lu vous même demanda vivement le petit pâtre.

—Mais oui, moi-même, à l'auberge, chez Janvrot, pas plus tard qu'hier.

—Vous savez donc lire, père Laroche.

—Oui, mon petit, à preuve que j'étais sergent au 17e régiment, sous le roi Charles X, et que si j'avais voulu continuer le métier.....

Mais l'enfant ne l'écoutait plus. Il était devenu rêveur, et poursuivait une idée qui venait soudain de lui traverser la cervelle.

Le voyant songeur, le mendiant lui dit:—Ca t'a ému cette nouvelle-là, dis, petit? Ah! il s'en passe bien d'autres, va dans le monde, et si tu avais vu comme moi des champs de bataille où ce n'étaient pas des centaines, mais des milliers d'hommes qui perdaient la vie, tu en aurais éprouvé des émotions!

—Dites donc, père Laroche, interrompit l'enfant, sans répondre à sa question, pourquoi vous êtes-vous fait mendiant?

—Tiens! la belle demande, fit le vieillard étonné, parce que je ne pouvais plus travailler et qu'il fallait vivre quand même.

—Si quelqu'un vous donnait de quoi vivre, est-ce que vous mendieriez encore?

—Oh! pour ça non! Le métier n'est pas si agréable. Pour quelques-uns qui me reçoivent bien, combien d'autres me repoussent, me traitent de fainéant et me chassent comme un chien!

—Écoutez, père Laroche, je veux vous proposer un marché.

Si vous l'acceptez, vous pourrez vivre de vos rentes pendant un mois, car durant tout ce temps c'est moi qui vous nourrirai.

Le vieillard ébahi interrogea l'enfant du regard.

—Voici, dit Jeannot: Puisque vous savez lire, vous viendrez pendant un mois me trouver ici tous les matins. J'apporterai vos repas, et en retour, vous m'enseignerez la lecture.

Le mendiant crut d'abord à une plaisanterie, et ne se pressait pas de répondre.

—Eh bien? interrogea l'enfant.

Quand le père Laroche vit que c'était sérieux:—Tope-là, pit-il au pâtre, en lui tendant la main. Celui-ci s'empressa d'obéir et le marché fut conclu.

A partir de ce jour, on put voir, chaque matin, le mendiant, qui, le plus souvent, couchait au domaine des Grands-Bois, s'en aller aux champs avec le petit Jean auquel il tenait compagnie la journée entière.

Le professeur n'était peut-être pas de première force, mais l'élève était si attentif, si persévérant et servi par une mémoire si heureuse que les premières difficultés furent vite surmontées. Au bout de quinze jours, Jean déchiffrait les dernières pages de son livre, et le mois n'était pas encore entièrement écoulé qu'il lisait couramment comme un notaire.

Voici donc notre Jeannot au comble de ses vœux. Il sait lire maintenant, et les pages de son catéchisme n'ont plus de secret pour lui, une intimité de tous les instants s'établit entre l'enfant et son cher petit livre. Il ne s'en sépare plus; c'est son ami fidèle avec lequel il converse et s'entretient pendant des journées entières. Puis il lit, plus il sent qu'il l'aime. Grâce à lui, c'est un monde nouveau qui se révèle à son intelligence c'est Dieu, ce sont les anges, ce sont nos premiers parents dont il avait vaguement entendu parler, qu'il apprend à connaître, dont il retient l'histoire et qui deviennent ainsi les compagnons invisibles de sa solitude. Oh! monsieur le curé pourra l'interroger à présent sur la leçon de chaque jour: nul ne la saura mieux que lui!

C'était le lendemain, en effet, que devait recommencer le catéchisme, qui était interrompu depuis quinze jours, par suite d'une indisposition de monsieur le curé. Avec quelle impatience Jean Berthand attendait en ce moment pour prendre sa revanche et répondre à sa manière aux railleries du gros Vincent! Comme ses camarades seraient étonnés en l'entendant réciter sans faute sa leçon tout entière! Et monsieur le curé, qu'en dirait-il?.....Toutes ces pensées folles lui tourbillonnaient dans l'esprit et mettaient sa tête en feu.

(à continuer)

Sales for 1895 -168,327 Boxes

Our Native Herbs

—The Great—
BLOOD PURIFIER

—AND—
LIVER REGULATOR

200 days' Treatment for 1.25

Composed of Herbs, Barks and Roots. And will Positively Cure all Diseases arising

FROM IMPURE BLOOD

Each Box of "Our Native Herbs" contains a printed guarantee to cure all of the above Diseases or the Money will be refunded

Sold only by
NEIL McKINNON
Box 286
Summerside, P. E. I., Can

THE SLAUGHTER SALES

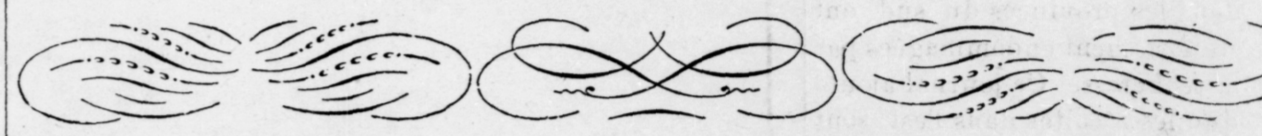


I have been waiting for developments for the true inwardness of these sale. In many cases the prices are increased 30 per cent. AND THEN REDUCED, bringing them back to par. Customers WHO KNOW THE VALUE of Goods will Find my prices as low as any in the market and the largest Stock in the County to select from. My constantly increased sales is the best evidence that I AM IN IT, and cannot be WELLED CROWDED OUT.

BARGAINS In Ladies and Gents Fur Goods
In Ladies Dress Goods
In Boots and Shoes
In Fur Coats and Sleigh Robes
In Ready-made Clothing
In Hats and Caps.

Christmas Novelties, suitable for presents, from Childhood to old age, At very low prices.

ALL KINDS OF FARM PRODUCE WANTED



ROBT. T. HOLMAN

Summerside Dec. 9th 1896

TIGNISH DRUG STORE



Dalton & Gallant, Props.



In a few weeks we shall be installed in our new store, where we will be better prepared than ever to meet the wants of the people. We import and sell none but the

PUREST AND BEST DRUGS.

We have unsolicited testimonials from our wholesale supply houses, that we in particular ALWAYS insist, when ordering Drugs, to get the Purest and best that the market can supply

We are therefore ready at all times to supply the PUREST DRUGS at as low a price as can be had.

We buy for cash, we get discounts, we sell for cash, we make everything count. We have no bad debts, we economize in every way—All this is a benefit to the buyer.

PATENT Our shelves are filled with the popular patent medicines of the day—As to price—Well, try us once. If you do each and every time you will need medicine you will come and buy at the—
MEDICINES TIGNISH DRUG STORE.

J. B. POIRIER

We have our winter's goods on hand. To try and enumerate what we carry in stock would take 50 pages of l'Impartial. We will only give you a general idea.

Cottons, Dress Goods, Flannels, Cloths, Boots and Shoes, Overshoes, Mufflers, Mitts, Gloves, etc., etc.
Tea Tobacco Rice Beans Oil Hardware etc

WE PAY SPOT CASH FOR OATS We will take all you will bring us



Your attention for a few moments longer—We sell goods, for ready pay, 20 per cent cheaper than you can buy in any other establishment west of Charlottetown—Do you doubt our word? Come right in and see.

J. B. POIRIER